

La Linguistique de Claudel. Histoire, styles, savoirs. Sous la direction d'EMMANUELLE KAËS et DIDIER ALEXANDRE. Paris, Classiques Garnier, 2014. Un vol. de 212 p.

Le langage de Claudel, à l'exception des travaux antérieurs d'Henri Guillemin (*Claudel et son art d'écrire*, Gallimard 1955), Gérald Antoine (« Claudel et la langue française », *La Table ronde*, n° 194, mars 1964) et, plus récemment, Emmanuelle Kaës (*Claudel et la Langue*, Garnier 2011), a été relativement peu étudié, sans doute en raison de sa déconcertante originalité. Le présent ouvrage offre sept articles où les réflexions de Claudel sur le langage sont l'objet de nouvelles et pénétrantes analyses, fondées sur les théories de *L'Art poétique* de 1905, plusieurs essais composés tout au long de l'œuvre et bien des notes du *Journal*.

Après la présentation d'Emmanuelle Kaës, le long et substantiel article inaugural de Didier Alexandre, « L'âme des mots », paraphrasant l'expression de Claudel dans un écrit de 1946 intitulé « Les mots ont une âme », porte en particulier sur la conception et l'interprétation claudéliennes de la notion d'idéogramme. S'appuyant sur les réflexions de Claudel sur le graphisme de la lettre et du mot, d'abord dans *L'Art poétique* et plus tard dans les nombreux articles où est illustrée la relation entre l'écriture et la signification des vocables, le son et le sens, « l'expression » et « l'exprimé », l'auteur met notamment en valeur le « cratylysme » du poète, à la fois sur le plan théorique et dans les nombreuses et plus ou moins humoristiques illustrations parsemées dans le *Journal* et les essais. Cette analyse extrêmement précise et documentée éclaire efficacement la réflexion que Claudel, instruit par le thomisme et passionnément intéressé par l'écriture chinoise, n'a cessé de consacrer au symbolisme de l'expression écrite.

Christèle Barbier, sous un titre énigmatique emprunté au Chinois du *Soulier de satin*, « Derrière les figuiers de Barbarie », étudie « la réception de la langue et du style du *Soulier de satin* ». L'article offre un inventaire abondant et un commentaire approprié des critiques adressées à l'auteur et à l'œuvre depuis sa publication en 1925 jusqu'à sa création par Jean-Louis Barrault en 1943 et même au-delà, des *Chapelles littéraires* de Pierre Lasserre aux essais de Roland Barthes et de Hans Urs von Balthazar. La multiplicité et la diversité des critiques, hostiles ou laudatives, d'André Thérive à Jean-Michel Renaitour, d'Edmond Sée à Gabriel Bonoure et Jean Prévost, de Stanislas Fumet à Jacques Madaule et François Varillon, parmi bien d'autres, font clairement apparaître, à travers les éloges et les condamnations, les enjeux politiques, esthétiques et philosophiques des querelles engendrées et illustrées par le drame.

Emmanuelle Kaës, dans un article très documenté sur « Claudel et les savoirs linguistiques », montre comment Claudel, ami de Marcel Schwob qui était féru de linguistique, et auditeur attentif de Mallarmé dont il connaissait *Les Mots anglais*, s'est constitué un savoir personnel sur les langues et a réfléchi personnellement, comme il apparaît dans *L'Art poétique* et dans les essais sur « L'harmonie imitative » et les « Idéogrammes occidentaux », sur les racines indoeuropéennes et les parentés entre les langues, sur les rapports entre la forme et le sens, sur la relation entre le graphème et le son, ainsi que sur les questions de mythologie comparée auxquelles il était initié par les théories de Max Müller et *Les Dieux antiques* de Mallarmé. Surtout sa méditation sur l'« Art poétique de l'Univers » l'a conduit à mettre en valeur la notion de métaphore, appliquée à la fois au rapport entre les choses et à la nature du langage et de la pensée. Pourfendeur du darwinisme et de l'évolutionnisme en histoire naturelle, il n'en est enfin pas moins porté à s'intéresser, comme dans son essai sur « Prakriti » ou « Ossements », à l'histoire naturelle et à recourir, dans son écriture, aux métaphores empruntées au domaine de la biologie, de la botanique ou de la zoologie : l'imagination poétique alors l'emporte sur les convictions philosophiques.

Carla van den Bergh, sous le titre « l'envers et l'endroit », analyse le « vers de Claudel et sa théorie ». Elle étudie successivement, en se référant à de nombreux travaux, la théorie de

« l'iambe fondamental » mis en œuvre dans les premiers drames de Claudel, où l'auteur lui paraît appliquer au vers un découpage rythmique plus que métrique, puis dans les poèmes des *Cinq grandes Odes* et des recueils postérieurs, où le verset se fonde essentiellement sur le parallélisme et la binarité du distique, enfin dans le vers théâtral de *L'Otage* et du *Soulier de satin*, où le langage est subordonné aux effets de contraste et d'enchaînement propres au dialogue scénique. En somme une « écriture plurielle », adaptée aux différents genres abordés par le poète.

Pascal Lécroart, dans son étude sur « l'“iambe fondamental” et le vers libre claudélien », après avoir rappelé les définitions multiples et parfois peu cohérentes proposées par Claudel et interprétées par les critiques, met l'accent sur l'influence qu'ont pu exercer sur l'auteur, notamment dans ses « Positions et propositions sur le vers français », les idées formulées par Louis Marchand, un linguiste avec lequel il a entretenu des relations lors de son ambassade à Tokyo, dans ses « Principes psychologiques du français », publiés dans la revue *Les Langues modernes* en 1925. Cette découverte est complétée par une analyse et une illustration de la notion d'iambe telle que Claudel l'a mise en œuvre dans ses drames, en se fondant sur la structure binaire et les rapports de timbre entre les sonorités des syllabes accentuées.

Christelle Reggiani entend montrer, sous le titre paradoxal de « Claudel historien de la langue », à quel point le poète, indifférent à la normalité du bon usage institué par les grammairiens de métier, dont il se gausse à travers le personnage de Léopold Auguste dans *Le Soulier de satin*, se plaît à une langue émaillée d'archaïsmes syntaxiques et lexicaux, provoquant ainsi un « désancrage temporel », une « disparate diachronique » propre à suggérer une « transcendance », une « verticalité », une « profondeur du sens » où l'auteur(e), de façon plus hasardeuse, croit déceler une « Figure » dans la fosse creusée par le héros à l'incipit de *Tête d'or*.

Un dernier article, de Frédéric Calas, intitulé « Formes discursives de l'intradiscours catholique dans *Le Soulier de satin* », porte sur une structure récurrente dans ce drame, à savoir « les phrases dites clivées ou pseudo-clivées ayant pour mots-pivots des substantifs abstraits ou concrets métaphoriques ». En se référant à de récentes théories du discours, l'article analyse, en des termes très techniques, les occurrences et les effets de ce procédé qui contribue, dans le drame de Claudel, à mettre en valeur une vision catholique du monde.

Fondé sur des analyses concrètes et un solide appareil scientifique, cet ouvrage élargit et approfondit utilement le champ des études claudéliennes en mettant l'accent à la fois sur l'originalité de l'écriture et sur l'extension de la réflexion du poète aux domaines de la langue.

MICHEL LIOURE